11820
Case
FRC
17894

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

De Mathieu DUMAS,

Sur la résolution qui déclare que les Armées d'Italie, de Sambre-&-Meuse, & de Rhin-&-Moselle, ont bien mérité de la patrie & de l'humanité.

Séance du 8 Floréal, an 5.

27 Avril 1797

Citoyens Représentans,

Souffrez que je suspende un instant, à mon tour, votre délibération & votre empressement à couronner nos vaillantes armées.

Jamais je ne dus aborder cette tribune avec plus de confiance; j'y viens unir votre joie à la joie publique, & lui prêter mon organe: mais trop ému moi-même des sentimens qui vous

THE NEWBERRY LIBRARY

anîment, je ne puis que les faire éclater, quand je voudrois les exprimer dignement devant la République triomphante & devant nos armées victorieuſes.

C'eſt aujourd'hui qu'il nous eſt permis d'allier un juſte orgueil à la généroſité françaiſe.

Il eſt donc vrai qu'avec tout l'or, toutes les dépouilles de l'Orient, le gouvernement anglais n'aura pu aſſervir les nations à ſa politique, & affermir l'uſurpation des mers par le fléau de la guerre de terre!

Il eſt donc vrai que le génie de la liberté a prévalu, & que le fer des Français aura achevé l'affranchiſſement de l'Europe!

Dans le moment où l'épée de l'Alexandre français tranche l'inextricable nœud de tant d'intrigues, il nous appartient de repouſſer, aux yeux des nations agitées, le reproche injuſte d'envahiſſement & de ſubverſion.

Il nous appartient d'accuſer, à notre tour, les artiſans des diſcordes ſanglantes & de la dévaſtation du continent, à nous qui n'avons ceſſé d'apeler la paix générale, qui n'avons pas craint de reprocher à notre propre gouvernement de n'en pas aſſez apprécier le bienfait & l'influence ſur l'affermiſſement de la République, à nous, qui, n'écoutant que la voix du peuple français, avons été ſes échos fidèles quand il falloit braver les ſoupçons les plus outrageans, pour exprimer les vœux de nos concitoyens.

Nous ne fûmes point alors retenus par la crainte d'élever les prétentions de nos ennemis en raiſon de notre empreſſement; nous ne balançâmes point à indiquer nous-mêmes les ſacrifices que la nation étoit diſpoſée à faire pour s'aſſurer la paix générale.

Certes, nous nous ſommes montrés modérés & généreux juſqu'au déſintéreſſement: lorſque l'Eſpagne, reprenant ſa place dans la ſphère politique, renonça au rôle trop équivoque d'une neutralité armée, & nous propoſa une alliance offenſive & défenſive, vous ne pouviez héſiter d'accepter avec joie ce gage de fidélité à la cauſe commune des puiſſances maritimes méridionales; & cependant, avec quelle attention, avec quel ſcrupule n'en diſcutâtes-vous pas les clauſes, n'en peſâtes-vous pas les conſéquences! vous ne

vouliez point, au moment où vous alliez doubler les forces navales de la République, donner à penſer à l'Europe que vous ne deſiriez pas la fin de cette horrible guerre auſſi ardemment que le témoignoient vos diſcours & vos actes publics, depuis que ſon objet étoit pleinement rempli.

Sans doute les progrès de nos armes en Italie, la ſituation de nos armées ſur le Rhin, le développement de nos forces toujours croiſſantes, à meſure que le nouvel ordre de choſes ſortoit du chaos de la révolution, ne devoient point donner au cabinet de Saint-James une eſpérance raiſonnable de nous contraindre à accepter, non point comme ſes plénipotentiaires affectoient de le dire, les conditions & les échanges qui importoient le plus à ſes alliés, mais bien les rétroceſſions qui pouvoient affermir ſa domination ſur les rivages de l'Océan, & faire rentrer les débris de la Hollande ſous le joug le plus peſant & le plus honteux qu'une nation vaincue ait jamais ſubi.

Mais ne laiſſons point détourner ſur ce miſérable jeu de diplomatie, ſur ces diſcuſſions vaines & ſophiſtiques, les regards de l'Europe fixés ſur le magnifique ſpectacle de nos derniers efforts pour conquérir la paix : qu'elle juge maintenant ſi c'eſt nous, ou l'Angleterre, qui l'avons repouſſée ; ſi Buonaparte, uſant avec une égale modération de la victoire, aux portes de Turin, devant le Capitole, ſous les murs de Vienne, n'a pas rempli l'attente & les vœux de la République, & ſi ce n'eſt point par cette même modération & par ſon humanité qu'il a conquis l'affection de la nation, plus encore que par ſes triomphes.

Eh quoi ! tandis que les vraies frontières de l'Angleterre, auſſi mobiles que ſes forteresſes flottantes, & les vents & les flots dont elle s'arroge l'empire, embraſſoient les trois quarts du globe, elle prétendoit ſeule fixer les nôtres ; elle attiſoit le feu de la guerre continentale ; elle nous forçoit de commettre au ſort des armes ce qui, depuis long-temps, ne lui étoit plus ſoumis, l'exiſtence de la République françaiſe !

Eh bien ! le ſort des armes en a décidé, & ce n'eſt pas cette fois l'aveugle fortune ; ce n'eſt pas la deſtinée des empires : c'eſt l'indomptable courage de nos défenſeurs ; ce ſont les talens ſupérieurs de nos généraux ; c'eſt le génie de

Buonaparte, qui ont terminé cette querelle, la plus mémorable depuis la civilisation de l'Europe, & la plus importante aux sociétés humaines.

La paix que nous sommes sur le point de conclure va peut-être dissiper une grande illusion, & mettre dans tout son jour la différence des intérêts d'une puissance uniquement maritime, avec ceux d'une puissance uniquement continentale. Nous aurons, citoyens, d'autres occasions de faire connoître la difficulté de l'accord entre de telles puissances, & peut-être de saper utilement pour nos alliés, les bases du colosse insulaire de la politique moderne.

Il étoit facile de prévoir cet évènement, &, chez nos ennemis, leurs meilleurs citoyens l'avoient pressenti, en considérant la situation de nos finances, & notre épuisement apparent, si différent de leur épuisement réel (puisque le crédit des deux gouvernemens se mesure déja par leur marche en sens inverse du papier-monnoie aux espèces, & des espèces au papier-monnoie) : les plus éclairés annonçoient que le Directoire exécutif de la République française ne manqueroit pas de profiter de l'impatience & du vif desir de la paix que montroient le peuple & l'armée, & que la guerre offensive seroit d'autant plus terrible cette fois, qu'elle seroit dirigée d'après de vastes plans, dont les premiers essais avoient été heureux, & dont les combinaisons étoient, pour ainsi dire, nationales, liées aux principes, à la vigueur des nouvelles institutions, peu connues aux étrangers, & difficilement praticables par d'autres nations.

Enfin l'exemple de Buonaparte & de nos guerriers d'Italie enflammoit le courage de nos armées sur le Rhin & l'émulation de leurs généraux.

Et c'est alors que par une contradiction qui n'échappera pas à l'histoire, on a de nouveau bravé, défié les vainqueurs ; on nous a forcés d'être conquérans ; on a de toutes parts ouvert l'Allemagne à nos invasions, en affectant de ne prolonger la guerre que pour l'en garantir.

Que ne puis-je, mes collègues, en rappelant ici tous les motifs de la reconnoissance nationale, vous offrir le tableau des derniers évènemens de cette campagne, tel que l'histoire devra le présenter à la postérité !

Buonaparte venoit de frapper à Rivoli le coup décisif: comme général & comme soldat, il avoit mis le comble à sa gloire par l'exacte combinaison & la célérité de ses marches, par la bonne disposition de ses réserves, par la précision de ses attaques & l'obstination dans le combat, l'ordre rétabli sans cesse dans cette armée entourée, dans des parties de ligne rompues & aussitôt formées de nouveau: Berthier, dont les rares talens & le bouillant courage avoient tellement contribué à la conquête de l'Italie, que Buonaparte s'honora lui-même, en demandant pour lui une égale part de gloire & de reconnoissance; Berthier, Masséna, Augereau, & tous ces illustres chefs, tous ces hommes à-la-fois grenadiers & généraux, se surpassèrent dans cette journée & celles qui la suivirent. Jusque-là l'armée avoit combattu avec intrépidité: c'est à Rivoli qu'elle apprit qu'il n'y avoit point de dangers supérieurs à son courage, point de situation désespérée pour elle, & que le mouvement multipliant les forces, il n'y avoit point de bornes aux effets de l'ardeur, de l'ensemble & de la confiance. Ce jour-là l'armée d'Italie devint invincible.

Vous connoissez, & je ne vous dirai point quels furent le prix & les fruits de cette victoire & de la prise de Mantoue. Le plus doux, sans doute, fut de pouvoir accorder la paix au chef de l'Eglise, confondre par cet acte plein de magnanimité, & digne de la nation française, toutes les calomnies contre son gouvernement, que depuis, en effet, on n'a osé reproduire, arracher à l'anarchie son horrible & impie espérance, enfin laisser, pour la première fois, dans ces contrées la mémoire du nom français honorée & bénie.

Le cabinet de Vienne n'avoit pas prévu que le terrible vainqueur de Rivoli dédaigneroit de monter au Capitole; & pendant qu'il marchoit vers Capoue, l'empereur se hâtoit de réparer ses pertes & de former, pour la troisième fois, une armée d'Italie. Le prince dont les talens, le courage, l'activité avoient, même en échouant devant notre Xénophon, ranimé la confiance des troupes impériales, est appelé des bords du Rhin, où la belle défense de Kell l'avoit retenu trop long-temps pour la maturité des nouveaux projets de la cour de Vienne. Tout s'ébranle & se mêle dans

les armées ennemies ; des corps considérables quittent les bords du Rhin pour venir combattre dans les âpres montagnes du Tyrol ; d'autres corps les remplacent, tandis que nos masses restent immobiles, homogènes, se réparent autant que le permettent nos ressources.

C'est ici que je dois rendre justice à la prévoyance du Directoire. A peine le système de guerre étoit-il changé sur le Rhin par la glorieuse retraite de Moreau, qu'un puissant renfort en est tiré pour être porté à l'armée d'Italie : ce ne sont point des corps, des détachemens morcelés ; ce sont des divisions entières qui marchent sous un général distingué par ses talens, le général Bernadotte, fières des lauriers qu'elles viennent de cueillir, & de la part qu'elles vont prendre à ceux d'Italie, au nom des deux armées de Sambre-&-Meuse, & de Rhin-&-Moselle. Cette marche est la plus longue qu'aucun corps d'armée ait jamais faite sur le continent dans la rigoureuse saison. Grace à l'infatigable zèle du général Kellermann, des obstacles jusqu'à nos jours réputés insurmontables ont été affranchis ; à force de travaux & de vigilance, il a, contre le climat & les élémens, maintenu libre le passage des Alpes ; les colonnes, l'artillerie & les bagages n'y ont éprouvé aucune perte, aucun accident, aucun retard. C'est à cette opération que nous devons l'avantage dont Buonaparte a si bien profité : elle est si extraordinaire que l'ennemi n'en a pu calculer le résultat.

Le Directoire fit coïncider avec ces combinaisons du meilleur emploi des forces la sage précaution de rappeler aux armées nos jeunes défenseurs ; & nous devons remarquer que cette rigoureuse & nécessaire disposition n'a pas été cette fois livrée à l'arbitraire, exécutée avec cette indécente fureur qui avilissoit presque, & rendoit odieux le devoir le plus saint, le principe unanimement consacré par toute la nation aux premiers jours de la révolution, mis en pratique par la formation de trois millions de gardes nationales, confirmé par les lois, & qui sera maintenu par l'amour de la liberté, par l'honneur, par la présence de tant de trophées, par la tradition des plus glorieux souvenirs. L'arrêté du Directoire respire l'humanité, la bonne foi & la confiance qui eussent dû éclater dans tous ses actes :

auſſi a-t-il produit l'effet qu'on en attendoit. Les jeunes gens, après avoir pris quelque repos au ſein de leurs familles, & profité du délai qui leur étoit accordé, ont rejoint leurs drapeaux, & ſe ſont empreſſés de prendre part aux derniers triomphes de leurs frères d'armes.

D'un autre côté, le retour de la malheureuſe & impolitique expédition d'Irlande, ayant laiſſé au gouvernement la liberté de diſpoſer d'un général déja célèbre par ſes ſuccès, & par la pacification de la Vendée, dont le zèle, comme celui de ſes braves compagnons, venoit d'être mis à la terrible épreuve des plus inutiles dangers, il étoit juſte d'employer ſes talens ſur un plus vaſte théâtre.

Pendant que les ennemis ſe perſuadoient, par l'obſervation de notre poſition ſur la rive gauche du Rhin, & la connoiſſance tardive qu'ils avoient eue du renfort porté en Italie, que nous reſterions ſur la défenſive la plus abſolue, le général Moreau ne prenoit d'autre repos, après cette campagne & la brillante défenſe de Kell, que celui de viſiter les poſtes & quartiers occupés par l'armée de Sambre-&-Meuſe, de préparer la nouvelle organiſation, de rétablir ſa cavalerie. A peine en eut-il remis le commandement au général Hoche, que celui-ci, ſecondé par ſon état-major & par le général d'artillerie Debelle, développa une activité égale à leur empreſſement de mettre l'armée en état d'agir offenſivement au-delà du Rhin.

Moreau, après avoir ſervi avec un dévouement civique, & le déſintéreſſement de la véritable gloire, les vues du gouvernement pour renforcer l'armée de Sambre-&-Meuſe, ne négligea rien pour que l'armée de Rhin-&-Moſelle, après avoir fourni de puiſſans ſecours, fût, à l'ouverture de la campagne, en état de ſoutenir l'éclat de ſa réputation, & réparât par ſa bonne organiſation ce qu'elle avoit perdu non de forces, mais de nombre.

Tels étoient, ſur le Rhin, les préparatifs dont on ne peut bien apprécier l'extrême difficulté qu'en les rapprochant de la première, que les cauſes générales & l'épuiſement d'un pays accablé par le ſéjour d'armées ſi nombreuſes, & ſi ſouvent dépourvues, avoient accrue au dernier degré. Entre toutes les obſervations abſolument neuves que préſentent la guerre

actuelle, celle de l'entretien & de la subsistance de si grandes armées dans les mêmes contrées pendant plusieurs campagnes n'est pas le moindre phénomène, le moindre embarras de ceux qui dirigent l'ensemble des opérations; & nous serions injustes si nous ne faisions pas honneur à notre ancien collègue, le ministre de la guerre, de sa prévoyance, de ses efforts heureux pour applanir tant de difficultés, & rendre exécutables des projets qu'à cause même de ces difficultés on pourroit croire impossibles.

Mais déja Buonaparte profitant habilement de l'ébranlement des forces impériales, du trouble que ses dernières victoires y avoient porté, & de l'irrésolution qui se manifestoit par le changement des généraux, & les contre-marches, arrivoit sur la Piave, pendant qu'on le croyoit devant Rome, forçoit le passage de Tayamento, & manœuvroit brillamment devant l'Archiduc à peine arrivé avec de bonnes troupes sans doute, mais sans aucun ensemble, sans aucun dessein arrêté, & forcé de plier devant les dispositions savantes de son rival, & l'impétuosité française. A quel miracle voulez-vous arrêter vos regards? Répéterai-je les préparatifs de l'escalade de Gradisca, & la reddition de cette forteresse, ou le combat héroïque de Tarvis, ou l'invasion du Tyrol?

Des dangers si pressans; la grande barrière, qu'aucun peuple moderne n'avoit franchie, emportée comme d'assaut; le bassin du Danube; le cœur des Etats héréditaires; les murs de Vienne découverts aux yeux & aux armes des Français, forçoient l'empereur à rappeller précipitamment le reste de ses forces des bords du Rhin, & des boulevards de l'empire pour couvrir ses propres passions; il devoit presque regretter les succès du prince Charles, qui, pour de vains avantages, avoit écarté les forces qu'on auroit voulu dans ce moment concentrer.

C'est aux généraux Hoche & Moreau, & à leurs braves armées, qu'est confié le soin de retenir & de combattre les armées qu'on ne peut plus ni rappeler ni soutenir, mais qui derrière des places, des fleuves, dans des positions formidables, bravent l'ardeur de nos guerriers du Rhin, stimulés par les succès de leurs frères, impatiens, indignés de n'avoir aucune part aux derniers lauriers, & de n'avoir

pas concouru de leurs derniers efforts à cette paix q[illegible] tant desirée, & qui va se conclure si loin d'eux, au[illegible] qu'ils ont presque touché pendant la campagne précéde[illegible]

Ce sont ces derniers efforts couronnés par la victoire que nous célébrons aujourd'hui. La campagne se prolongeroit-elle, les armées de Sambre-&-Meuse & de Rhin-&-Moselle ont, dès leurs premiers pas, ouvert la plus brillante carrière : la paix, qui seule en a la puissance, vient-elle arrêter leur course, elles n'ont point à regretter les occasions d'égaler leur émule ; rien ne pourroit surpasser la gloire de la bataille de Dierdoff, le passage du Rhin sous Strasbourg, & la reprise de Kell.

Les détails de ces actions vous ont été transmis ; mais il règne dans les relations des deux généraux, une si noble simplicité, une si véritable modestie, qu'ils semblent n'être que les témoins de leurs propres exploits, & ne rendre compte que d'une marche d'armée, ou d'une grande manœuvre.

Et cependant Hoche & Moreau, également bien secondés par d'habiles & intrépides officiers, & suivis avec la confiance & l'enthousiasme de la valeur par des soldats dignes d'eux, viennent d'entreprendre & d'exécuter l'un & l'autre, des choses dont on chercheroit vainement des exemples.

Hoche, après avoir passé le Rhin à Neuwied combine ses mouvemens avec ceux de sa gauche, de manière à reculer toutes les forces de l'ennemi dans la position retranchée où il ne craint point de l'attaquer à découvert, & pour achever le déploiement régulier de ses forces, il engage le combat d'artillerie le plus inégal & le plus audacieux qu'on ait osé concevoir.

Le général de Belle approche jusqu'à cent pas des redoutes fraisées, palissadées & garnies de canons, trente pièces d'artillerie légère ; reçoit sans s'ébranler un terrible feu à mitraille, & tire si vivement & si juste qu'il démonte les pièces des ennemis, brise les palissades, ouvre les redoutes à nos grenadiers & même à notre cavalerie.

A Strasbourg, Moreau ose, avec les plus foibles moyens, avec vingt-six bateaux, tenter en plein jour le passage du fleuve. Tous les combats fabuleux, tout ce que l'imagina-

tion peut ajouter à l'affreuse réalité, se retrouve ici ; on lutte corps à corps ; c'est de vive force qu'on atteint le rivage, & qu'on y gagne du terrein pied à pied ; les braves généraux qui conduisent les colonnes, Duhem & Dessaigne, sont blessés ; celui-ci qui défendit Khell si glorieusement & pendant si long-temps, vouloit y rentrer par les mêmes barrières qu'il fut forcé d'abandonner à l'ennemi.

Et il se désespère de ce que, dit-il, la fortune ai trahi son courage.

Quels soldats, quels généraux méritent jamais plus de reconnoissance, & quelles récompenses devons-nous leur préparer ! Ceux de mes collègues qui m'ont précédé à cette tribune, ont assez indiqué celle que nos frères victorieux ambitionnent le plus. Trouver dans leurs foyers la paix qu'ils ont conquise, voir la République affermie par notre union & nos vertus au-dedans, comme elle l'a été au-dehors par leur accord & leur vaillance.

Mais ne laissons pas échapper cette occasion de dire à nos braves armées, que dès cet instant, l'existence la plus solide à déterminer pour l'ensemble de la force publique en activité, & le sort de chacun des individus seront l'objet de nos constantes sollicitudes : cette partie intéressante de la législation devra occuper principalement les deux Conseils pendant la prochaine session ; nous saurons faire accorder avec la sévère économie indispensable pour faire refleurir toutes les branches de la prospérité publique, ce que l'honneur autant que la justice & la reconnoissance exigent de nous pour acquitter la dette sacrée de la patrie. Nous ne laisserons pas un seul instant flotter incertaines les destinées de tant de braves officiers & soldats ; & quoiqu'il puisse paroître présomptueux de dire que le mot de réforme ne sera pas prononcé, quand l'état des dépenses ordinaires nous oblige à des réductions si considérables, il est cependant des moyens de conserver en activité de service tous les individus que leurs forces encore entières & leur goût pour la profession des armes retiendront dans ces corps illustrés, dans ces familles militaires dont il importe à la majesté du peuple français, autant qu'à sa puissance, de conserver les titres glorieux.

Mais en me livrant à ces idées précoces sur la formation des armées républicaines en temps de paix, j'oublie que l'indulgence avec laquelle vous m'avez permis de répéter la commémoration de nos dernières victoires, déja si éloquemment présentées par les préopinans, est d'une insigne faveur; j'en abuserois si, même pour vous offrir des considérations utiles, je retardois plus long-temps votre injuste impatience d'approuver la résolution qui déclare que les armées d'Italie, de Sambre-&-Meuse & de Rhin-&-Moselle ont bien mérité de la patrie & de l'humanité.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal, an 5.

185

au Corps Dubois, professeur
de Législation auprès
Conseil de
Cinq-cents
Auval Desmarais
à Angers
Maine et Loire

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Floréal, an 6.